

Trop de romans?

André Vanasse

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

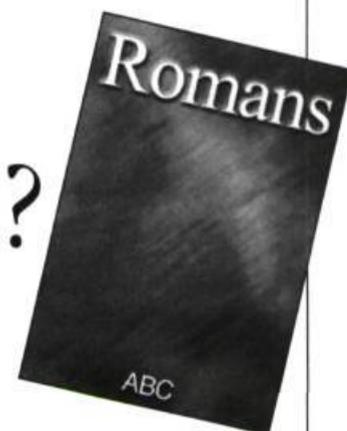
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2000). Trop de romans? *Lettres québécoises*, (97), 5–6.



Trop de romans?



AVANT TOUTE CHOSE, JE TIENS À PRÉCISER aux lecteurs de cet éditorial que, depuis un quart de siècle, j'ai pourfendu les préjugés au sujet de la surproduction littéraire québécoise. Entre autres, j'ai dénoncé l'idée reçue que nous publions trop de romans au Québec. Des romans, ai-je souvent répété, il s'en publie dans les mêmes proportions partout dans le monde industrialisé. Le Québec n'est ni pire ni mieux que les autres pays.

De même ai-je tout fait pour démontrer que les éditeurs québécois ne recevaient guère plus de subventions que les éditeurs français, peu importe l'opinion reçue selon laquelle la littérature québécoise est subventionnée à outrance.

Pour arriver à mes fins, j'ai évité les affirmations gratuites et m'en suis tenu à des statistiques fiables ou à des études solidement documentées. Par exemple, c'est en consultant les *Statistiques de l'édition au Québec*, publiées par la Bibliothèque nationale du Québec, et *L'édition de livres en France*, publiée par le Syndicat national de l'édition, que j'en suis arrivé au constat que le Québec publiait 40 % moins de romans que la France (en prenant en considération bien sûr que la population française était 10 fois plus nombreuse que la population québécoise). Pendant une quinzaine d'années — de 1980 à 1995 —, le Québec a publié bon an mal environ 250 romans annuellement alors que, de son côté, la France en publiait plus ou moins 3 500.

De même, si on comparait les subventions consenties aux éditeurs littéraires québécois par rapport à celles que recevaient les éditeurs français, on se rendait compte que l'écart, qui paraissait énorme dans une comparaison État par État, diminuait considérablement quand on prenait aussi en considération les subventions accordées aux éditeurs français par les mairies, les départements et les régions. Une fois additionnés tous les subsides reçus, les éditeurs français (particulièrement ceux des provinces) étaient dans une situation analogue à celle des éditeurs québécois.

Si aujourd'hui je semble changer mon fusil d'épaule, c'est que le tableau s'est considérablement modifié depuis 1996, année où la publication de romans a fait un bond prodigieux en passant brutalement de 250 à plus de 350 titres, pour une augmentation de 40 % de la production romanesque.

Pourtant, rien dans le paysage littéraire québécois ne justifiait une telle augmentation de la production romanesque. Le contraire aurait même été souhaitable, étant donné que le Québec vit un désespérant *statu quo* depuis plus de 40 ans, sa population n'ayant à peu près pas bougé depuis 1960. Les facteurs qui en sont la cause sont connus : la

dénatalité très marquée au Québec et le départ massif de Québécois anglophones vers les autres provinces du Canada. Si le flux des immigrants venus de la Grèce et du Portugal d'abord, puis de l'Amérique du Sud, de l'Afrique du Nord et de l'Asie par la suite, a pu compenser la diminution des naissances et l'émigration des anglophones, il n'a pas pour autant permis une augmentation de la population totale du Québec. Cela est désolant.

Par voie de conséquence, le bassin des lecteurs au Québec n'a pas connu de hausses depuis les années soixante (malgré une plus forte scolarisation), ce qui a eu pour résultat que l'industrie du livre québécois se trouve presque dans un cul-de-sac. Ainsi, à mesure que le nombre de romans publiés augmente, les ventes diminuent en proportion. Cela est d'autant plus dramatique que les achats dans les bibliothèques scolaires ont diminué depuis une quinzaine d'années. Si l'on suppose que les lecteurs achètent deux livres¹ québécois par année, les ventes moyennes d'un roman qui se situaient autour de 500 exemplaires avant 1995 ont chuté dramatiquement à 350 exemplaires vendus depuis que les éditeurs ont fait grimper le nombre de romans publiés annuellement. C'est un seuil pratiquement intolérable pour les éditeurs.

La raison de cette brutale augmentation de la production ? Les maisons d'édition littéraires n'ont pas cessé de pousser comme des champignons. À vue d'œil, j'en ai dénombré plus d'une quinzaine depuis 1990. Parmi celles-ci, cinq ont été créées depuis moins de douze mois. Ce sont : Trait d'union, de Beaumont, L'Effet pourpre, Planète rebelle et Varia (une autre, Point de fuite, naîtra sous peu, m'a-t-on assuré).

La question que je me pose est simple : qu'apportent de neuf ces maisons d'édition mis à part le bel enthousiasme de leur propriétaire ? Je suis bien forcé de répondre : rien. Je veux dire par là qu'aucune des maisons citées ne propose un programme éditorial qui surprend et innove par rapport aux publications actuelles. Pour exprimer les choses brutalement, le seul changement qu'on peut noter est un déplacement d'auteurs (par exemple, Maxime-Olivier Moutier qui quitte Triptyque pour aller publier à L'Effet pourpre). Au pire, on constate la parution de manuscrits qui avaient été refusés par les maisons en place (c'est le cas de beaucoup d'auteurs publiés dans les nouvelles maisons, j'ai le regret de le dire). En somme, la quantité de livres publiés augmente, avec pour conséquence que la qualité, elle, forcément diminue.

Bien sûr, on pourrait formuler la question dans le sens contraire : les maisons d'édition littéraires qui viennent de naître sont-elles tenues de renouveler de fond en comble les structures éditoriales au Québec ?

Trop de romans ?

Ou encore : qu'ont apporté de neuf les maisons qui ont vu le jour dans les années soixante-dix ou quatre-vingt ? Les réponses à ces deux questions sont simples : nul n'est tenu de renouveler le monde pour avoir droit de cité ; les nouvelles maisons d'édition des décennies antérieures n'ont pas fait mieux que celles qui font leur apparition depuis quelque temps.

Cela dit, je ne suis pas sûr que, analysée dans une perspective plus large, la prolifération de nouvelles maisons d'édition soit un bienfait pour l'institution littéraire. Dans l'engorgement actuel, toute nouvelle maison d'édition non seulement diminue le nombre de livres vendus par titre, mais rétrécit aussi l'assiette des subventions. Dans ces conditions, il faut prévoir des années encore plus difficiles pour l'édition littéraire.

On comprend sans doute pourquoi j'aurais voulu voir apparaître des maisons comme Alire. Cette maison — créée en 1996 et qui se situe à Beauport — a non seulement décidé de produire de la science-fiction et du fantastique, mais elle a choisi en plus d'explorer de nouveaux marchés, entre autres le marché scolaire en affectant un représentant qui se rend dans les écoles secondaires et les cégeps. En outre, Alire s'est implanté sur le marché international, grâce à la création d'un site Web. L'idée du site est excellente dans la mesure où la science-fiction est un genre littéraire sans frontières. Sa clientèle peut donc être recrutée partout dans le monde avec probablement plus de facilité que celle de tout autre genre littéraire publié au Québec. De

fait, une part significative du chiffre d'affaires de la maison Alire provient du marché international.

Si les nouvelles maisons dont il est question ici avaient mis de l'avant des concepts aussi novateurs que ceux qu'a mis en pratique la maison Alire, j'aurais applaudi. J'aurais été d'autant plus ravi que l'édition québécoise cherche par tous les moyens depuis une décennie à déborder ses frontières. L'occasion était belle puisque, avec le développement des nouvelles technologies, l'objectif était infiniment plus réalisable que dans le passé. La vérité est que ce n'est pas le choix qu'ont fait les nouvelles maisons citées. Elles ont préféré plutôt fouler les sentiers battus.

Me permettra-t-on dans ces conditions de dire que je trouve cela un peu dommage tout en souhaitant qu'on ne m'accuse pas de vouloir empêcher une nouvelle génération de faire sa place au soleil ?

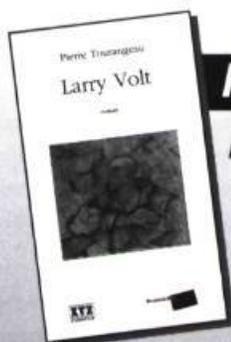
Le directeur,

André Vanasse



1. La dernière enquête sur la lecture au Québec montrait que le lecteur d'ici lit en général quatre livres québécois par année (sur un total de 12). En fixant à deux par année l'achat de romans (les deux autres étant empruntés à des amis ou à la bibliothèque), je crois que j'énonce une hypothèse raisonnable, corroborée du reste par ce que nous révèlent les éditeurs de romans sur le nombre de romans vendus par titre.

Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire



Recevez en prime

Larry Volt
de Pierre Tourangeau
(valeur 16 \$) avec un abonnement
d'un an à *Lettres québécoises*

Abonnement

1 AN / 4 NUMÉROS

20 \$ (T.T.C.)

en prime : **Larry Volt**

Entrevue: **L'effet Moutier**

Dossiers: **Québec Amérique**
Voix et Images



NOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____ TÉL. : _____

CI-JOINT : CHÈQUE  

NO : _____ EXP. : _____ / _____

SIGNATURE : _____ DATE : _____

RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : 514.525.95.18

Télocopieur : 514.525.75.37

Courriel : xyzed@mblink.net